

DES VAGUES À L'ÂME

Depuis l'enfance, William Finnegan voue une passion quasi spirituelle au surf. Cet art de vivre, le reporter chevronné du New Yorker l'exalte dans d'envoûtants Mémoires, auréolés d'un Pulitzer.

Il est présent, bien sûr, au rendez-vous – du moins physiquement et intellectuellement. Sexagénaire élégant à la carrure imposante, à l'indéniable prestance, attentif et affable. Mais son désir, lui, est ailleurs. Dans un tout autre lieu, pas si loin pourtant de Manhattan où il vit et travaille. Disons, à une heure en voiture, et à peine davantage à bord d'un de ces trains de banlieue qui relient le cœur de la métropole new-yorkaise aux interminables plages de Long Island. Il s'y rendra lundi prochain – rien ne pourrait l'en empêcher. C'est qu'on prévoit pour ce jour-là des conditions de houle et de vent parfaites, alors tant pis si nous sommes en janvier, tant pis si le fond de l'air est aussi glacial que les eaux de l'Atlantique : lundi prochain, William Finnegan n'y sera pour personne. C'est corps et âme qu'il se consacrera à la « chasse aux vagues », au surf qui est sa passion depuis un demi-siècle. « Surfeur du quotidien », se définit-il dans *Jours barbares*, ses envoûtants Mémoires, qui ont reçu l'an dernier le prix Pulitzer de la biographie et sont aujourd'hui traduits en français. Ce matin de janvier où on le rencontre, dans l'appartement de l'Upper West Side dont il a fait son bureau, il précise : « Quand vous surfez, vous êtes obnubilé par les horaires des marées, les prévisions de l'état du vent, de la force et la direction des courants. Comment tout cela va-t-il se combiner ? Quels sont les endroits les plus propices pour surfer aujourd'hui ? Vaut-il mieux aller à Long Island ou dans le New Jersey ? Quand vous voyez que c'est bon, vous pensez : où sont ma planche, ma voiture ? Mais la fenêtre de tir est affreusement courte, les conditions météo peuvent changer en l'espace de quelques dizaines de minutes. En fait, quand vous voyez que c'est bon... il est en général déjà trop tard ! »

Journaliste à la rédaction du prestigieux *New Yorker* depuis trente ans, William Finnegan a été notamment reporter de guerre, envoyé spécial en Amérique latine, au Mozambique et ailleurs, spécialiste des conflits et de la politique internationale des Etats-Unis. Il a publié, sur ces sujets, des essais remarquables et souvent primés. Aujourd'hui, il évoque en souriant la parution de *Jours barbares* comme une sorte de « coming out » : « Le surf n'a jamais constitué pour moi une vie tenue secrète, mais le fait est que nombre de gens que je fréquente tous les jours à New York ignoraient que je le pratiquais. Qu'il s'agit d'une part essentielle de mon existence. J'ai une vie qu'on pourrait qualifier de bipolaire. D'un côté, je suis un citoyen concerné, j'ai la passion de comprendre le monde et d'y participer – et c'est pour ces raisons que je suis jour-

naliste. Mais en même temps, je suis attiré par l'autre pôle : la sauvagerie, la marginalité. C'est en partie générationnel : lorsque j'étais jeune, dans les années 1970 – je suis né en 1952 –, nous étions nombreux à nourrir ce rêve de vivre en marge, hors des normes de la société américaine, sourds aux injonctions de faire carrière. Passer sa vie loin de la civilisation, parcourir le monde à la recherche de belles vagues à dompter, c'était un idéal de pureté, un fantasme peut-être un peu puéril... »

« Vivre comme des barbares de la fin des temps », résume-t-il superbement dans ses Mémoires où sont relatées, d'une écriture précise et limpide, ces années qu'il consacra exclusivement au surf, quittant les Etats-Unis à la fin de l'adolescence pour voyager en Australie, en Indonésie, aux îles Fidji..., vivant d'expédients et perpétuellement en quête de nouvelles vagues à conquérir. Avant cela, il y avait eu une enfance à Los Angeles, puis à Hawaï, et, dès l'âge de 10 ans, sur la plage de Malibu, la rencontre avec cette passion – pour mieux dire, « cette obsession » – qu'il était alors bien trop jeune pour envisager comme l'instrument d'une quelconque rébellion : « Surfer, c'était juste un appel irrésistible – comme celui des sirènes aux oreilles d'Ulysse. Je ne pensais pas en termes de contestation ou de révolte. En y réfléchissant a posteriori, je me suis aperçu que le surf avait commencé à prendre cette place énorme dans ma vie lorsque, enfant, je me suis éloigné de la religion. C'est comme si l'océan, d'une manière ou d'une autre, était venu remplir cet espace laissé vacant en moi. Le surf n'est pas une religion, mais sa pratique est liée à la vie intérieure. Il y a une dimension spirituelle, attachée à la radicalité de l'expérience physique : la peur, la puissance de l'océan. Par la suite, quand j'ai abandonné mes études pour voyager, il s'agissait simplement d'aller voir ces vagues qui me faisaient rêver depuis l'enfance. Dans les journaux intimes que je tenais à l'époque, et dans lesquels je me suis replongé pour ce récit, il n'est question que de mes lectures, nombreuses, et du vif désir que j'avais alors d'écrire moi-même des romans. Parfois pointaient, tout de même, quelques interrogations inquiètes : mais que suis-je en train de faire de ma vie ? »

En 1980, alors qu'il approche de la trentaine, un long séjour en Afrique du Sud, en pleine ébullition anti-apartheid, répondra à cette question : « Ce qui se passait était si intense. La politique s'est mise à prendre toute la place dans ma tête. Des magazines américains ont commencé à me solliciter pour des articles. Quand je suis rentré aux Etats-Unis, je n'avais plus aucun goût pour écrire des fictions, le démon du journalisme s'était emparé de moi. » Intégré à la rédaction du *New Yorker* depuis 1987, il loue aujourd'hui le caractère compréhensif de sa hiérarchie, de son épouse et de sa fille adolescente qui l'autorisent à s'échapper régulièrement vers les plages afin d'y surfer seul ou avec d'autres fanatiques dans son genre – pas si nombreux sur la côte est des Etats-Unis, où « les conditions optimales pour surfer se rencontrent l'hiver, quand la nuit tombe dès le milieu de l'après-midi et que la température de l'eau flirte avec le zéro ». Sans feinte humilité, William Finnegan baliaie le terme de courage, se définit comme ayant toujours été un « surfeur moyennement doué », et s'amuse à décliner les détériorations qu'a subies son corps au fil de cinq décennies de pratique intensive : « La peau et les yeux détruits par le soleil, les oreilles bousillées par l'eau et le vent... » Son talent, lui, est intact – éblouissante, sa phrase est celle d'un écrivain qui, depuis cinquante ans, cherchait peut-être son sujet, et assurément l'a trouvé ●

Par Nathalie Crom



William Finnegan photographé par son père, à 13 ans, dans les sixties :
« Une vie à parcourir le monde à la recherche de belles vagues, c'était un idéal de pureté. »

À LIRE

Jours barbares (Barbarian Days. A surfing life), de William Finnegan, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Frank Reichert, éd. du Sous-sol, 524 p., 23,50 €. En librairie le 16 mars.